

mentale est très fortement prise en compte dans le corps des articles eux-mêmes : et c'est bien là l'essentiel.

Parmi les vertus de ce dictionnaire, je soulignerai le choix de présenter certaines notions dans la diachronie de leur conceptualisation : Guillaume a par exemple considérablement évolué dans son analyse du présent verbal : en 1929, il n'est fait état que d'un présent horizontal, large, séparateur par position des époques passée et future ; en 1937, Guillaume le repense comme un être *sténonyme*, tendant de soi à la plus extrême étroitesse, pour, à partir de 1944, le définir comme vertical, séparateur des époques par position et par composition. Cette évolution est ici balisée et expliquée dans son histoire, ce qui nous donne à voir la théorisation dans le temps de sa construction.

Je me permettrai deux toutes petites remarques critiques de détail :

— on pourra regretter que les notions d'*ascendance* et de *descendance* ne disposent pas d'une entrée autonome — il en est parlé aux articles *Cinétisme* et *Temps* — alors que c'est le cas pour *incidence* et *décadence* : la façon dont Guillaume construit, sinon tout, en tout cas une bonne partie de sa systématique du temps verbal à partir du jeu de ces deux couples de notions s'en trouve quelque peu obliérée.

— on sait que Guillaume explique les formes simples de l'époque passée (prétérit défini et imparfait) et celles de l'époque future (futur thétique et futur hypothétique) par le même jeu d'incidence et de décadence : prétérit et futur thétique : incidence seule ; imparfait et futur hypothétique : incidence/décadence engagée. Lorsqu'il développe dans le détail cette symétrie parfaite, il se voit contraint — c'est bien sûr mon interprétation — à « concrétiser » les notions d'incidence et de décadence différemment pour chacune des deux époques : les termes d'*accomplissement* et d'*accompli* valent pour l'époque passée mais pas pour l'époque future où incidence signifie *charge d'hypothèse* et décadence *surcharge d'hypothèse*. Entre autres occurrences : « Accomplissement et accompli (...) sont des termes déjà concrétés, en convenue avec la seule époque passée. Du côté du futur, ils cessent de convenir, car dans le futur, conformément à la nature de cette époque, ce qui est incident seulement ou à la fois incident et décadent, c'est l'hypothèse » (*Leçons de linguistique* 1948-1949, vol. 1 : 108, 1971, Québec : Presses de l'université Laval). Or cette distinction, qui seule permet de maintenir le parallélisme entre les deux époques, n'est pas reprise dans le dictionnaire à l'entrée *Incident/Décadent* : *incident* est glosé par « procès en accomplissement (ou perpétuellement arrivant) » et illustré par le prétérit et le futur thétique ; *décadent* est explicité par *accompli*, *arrivé*, et l'imparfait tout comme le futur hypothétique sont décrits comme des « formes verbales qui sous-tendent d'accompli l'accomplissement » (p. 227). Fort heureusement cependant, l'entrée *Futur*, qui

explique les deux formes (thétique et hypothétique) par le jeu de l'incidence et de la décadence, fait intervenir la notion d'hypothèse et non le couple accomplissement/accompli. Il ne s'agit donc là que d'une bénigne faute d'inattention...

Cet ouvrage rendra de grands services tout aussi bien à qui, s'initiant à la linguistique, choisit de ne pas faire l'impasse sur l'un de ses plus éminents représentants qu'au chercheur plus versé en psychomécanique qui trouvera là matière à approfondir sa connaissance d'une œuvre à laquelle l'histoire de la discipline est en train de donner raison.

Jacques BRES

Daniel BAGGIONI

*Langues et nations en Europe*, Paris, Payot, 1997.

Il est difficile de rendre compte de l'ouvrage de D. Baggioni, tant l'itinéraire qu'il propose au lecteur, en 378 pages, est intéressant, riche d'informations sur l'histoire des langues et des nations qui composent le continent européen. L'objectif est extrêmement ambitieux, celui de vouloir constituer une sociolinguistique historique en analysant les rapports dialectiques existant entre émergence d'une langue nationale et constitution d'une nation, rapports complexes, jamais linéaires ou à sens unique.

La thèse d'ensemble de l'auteur consiste à affirmer que « les processus de formation d'une langue nationale ont partie liée avec les processus de construction nationale, même si ce lien, intime, n'est pas uniforme, et surtout pas de détermination simple dans un sens ou un autre » (p. 11). D. B. évite donc les raccourcis et les déterminismes simples et va chercher dans l'exposé détaillé et complexe des circonstances historiques les facteurs explicatifs des situations ; cela lui permet de dégager des cas de figure différents, de repérer les décalages spatio-temporels, la variété des modalités de couplage entre structures étatiques et développement des identités nationales. L'ambition est d'expliquer les interactions entre politique et linguistique qui, en dépit de situations au départ très différentes, ont abouti pratiquement partout en Europe à des États quasi-monolingues — ou tendant vers le monolinguisme ; processus que D. B. appelle le « dallage linguistique de l'Europe » ou « compartimentage de l'Europe en espaces opacifiés et séparés par leurs frontières » (p. 220).

On versera d'abord à l'actif de cet ouvrage dont l'intérêt, répétons-le, est de tout premier plan pour le linguiste, le spécialiste des sciences politiques ou « l'honnête homme », une réflexion épistémologique importante : plusieurs chapitres entiers sont consacrés à la recherche d'une définition de concepts

importants en sociolinguistique ; des distinctions importantes sont opérées ou rappelées, par exemple entre langue standard, langue commune, langue nationale, langue officielle, mais aussi entre normalisation et standardisation, multilinguisme et plurilinguisme (distinction empruntée à R. Chaudenson), status et corpus (H. Kloss). La distinction qu'apporte D. B. entre langue commune et langue nationale est extrêmement pertinente ; elle permet de saisir les différences existant entre des pays comme la France et l'Italie, mais aussi de repérer des étapes dans le processus qui a conduit les pays européens vers des situations relativement monolingues. L'auteur distingue comme première étape l'élaboration d'une *koinè* littéraire, qui a précédé la fixation sous forme de langue standard (grammatisation, formation d'un volume linguistique suffisant pour fonder symboliquement la légitimité du standard) ; ensuite, cette stabilisation permet la conquête de nouveaux espaces communicatifs, ce qui permet de parler de langue commune ; enfin, dans certains cas, la langue commune devient langue nationale, grâce à différents facteurs qui permettent réellement à cette langue commune de rayonner sur l'ensemble du territoire national. Ces facteurs sont évoqués (p. 80), puis inventoriés (p. 108-120), et on retiendra la remarquable analyse de l'importance du facteur religieux — Réforme et Contre-Réforme —, le bilan nuancé qui est fait de l'apparition de l'imprimerie, et l'évocation d'autres facteurs matériels comme l'urbanisation, la laïcisation et la démocratisation de l'espace public, l'expansion européenne outre-mer, ou le rôle des intellectuels, puis plus tard (p. 214-217) les nouveaux moyens de communication (chemin de fer, radio, télévision), le rôle de la conscription, l'unification des marchés nationaux. L'auteur revient aussi sur la distinction faite en sociolinguistique entre normalisation et standardisation (p. 92) et critique les conceptions communément admises en proposant une alternative à ce couple. D'autres précisions utiles à l'analyse sont faites à propos des « États nationaux » et des « États-nations » (p. 69).

Mais qu'on ne conclue pas hâtivement que la réflexion théorique constitue une partie autonome et que l'exposé des faits linguistiques et historiques en serait déconnecté : au contraire, un va-et-vient constant est maintenu entre exposé des faits, analyse, et approfondissement de la réflexion, comme c'est le cas pour les chapitres sur l'histoire de la langue italienne (p. 232 et sq.), sur la langue nationale, sa nature et sa fonction (p. 209 et sq.) ou sur le français au Siècle des Lumières (p. 189 et sq.).

L'ensemble des données historiques et linguistiques est d'un grand intérêt, et il faut saluer l'effort de synthèse qui permet à l'auteur d'embrasser un champ géographique considérable, qui va de l'Atlantique à l'Oural selon la formule consacrée, et de 1500 à nos jours.

Le découpage chronologique proposé se réclame de F. Braudel et de la nouvelle histoire pour la conception de la périodicité et de S. Auroux pour la détermination de la première période linguistiquement pertinente, les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, époque de la « première révolution écolinguistique », celle de la grammatisation puis de la formation des langues communes. Baggioni situe la seconde révolution écolinguistique entre 1800 et 1918, autour de l'apparition des langues nationales. En termes de perspectives, l'auteur laisse entrevoir une possible troisième révolution écolinguistique, qui pourrait consister en l'apparition-développement d'une ou de plusieurs langues communes transnationales, mouvement déjà commencé depuis le XIX<sup>e</sup> siècle avec les créations du volapük et de l'espéranto, et aujourd'hui avec la diffusion croissante de l'anglais. L'actualité des données, la prise en compte par exemple de la situation des pays de l'Est après l'éclatement de l'URSS ou de la question de la langue de communication dans l'Union européenne, est à saluer : elle permet au lecteur, qui les met en perspective avec les données historiques fournies dans les chapitres précédents, de mieux comprendre les évolutions politiques et linguistiques actuelles de l'Europe, le destin des Républiques de l'ancienne Yougoslavie, celui de l'Albanie ou de la Russie. Il aurait été toutefois utile pour le lecteur, vu la richesse de l'ouvrage, de pouvoir disposer d'un index par langue, ce qui lui aurait permis de retracer plus aisément l'histoire d'une langue à travers les différentes périodes.

L'auteur opère également des découpages géographiques judicieux permettant de comprendre les différences au niveau de la dialectique construction de l'État — émergence de la langue nationale ; il reprend à J. Scúcz la distinction de trois Europe (p. 118-119) et la croise avec trois autres lignes de partage possibles, entre « grandes langues et langues de plus faible assise nationale-européenne », entre Europe occidentale et Europe orientale, entre Europe du Nord protestante et grandes monarchies catholiques d'Europe du Sud. Mais on peut peut-être regretter que l'auteur n'accorde pas une importance plus grande — un paragraphe seulement évoque cette question (p. 312) — à la question des langues des minorités ethniques créées de nos jours par les situations de migration dans les pays européens. Il semble en effet que cela constitue une question de plus en plus importante en Europe pouvant remettre en cause le concept qui jusqu'alors sous-tendait les politiques linguistiques des pays européens, celui de territorialité.

L'intérêt de la réflexion théorique, l'abondance des études de cas sur tous les pays européens permettra au lecteur intéressé par d'autres horizons géographiques de poursuivre ces analyses hors du champ de la seule Europe ; en raison de ce que D. B. appelle, après d'autres, l'*occidentalisation du monde*, le cadre d'analyse fourni dans ce livre pourrait se révéler utile pour l'analyse de

situations sociolinguistiques extra-européennes, africaines ou asiatiques par exemple.

On saluera également l'abondance des sources et le fait que l'auteur ne s'est pas contenté de lectures en français, qui auraient d'ailleurs été très insuffisantes sur ce sujet, mais a puisé dans les publications allemandes, anglaises, italiennes ; la lecture de la bibliographie témoigne de la nécessaire interdisciplinarité de cette sociolinguistique historique que D. B. illustre, faisant appel à la linguistique, l'histoire, la sociologie, la géographie.

On aura compris tout le parti que l'on peut tirer du dernier ouvrage de D. B. : ce livre comble un vide important en matière de politique linguistique dans la bibliographie en langue française et peut ouvrir la voie à de nouvelles études linguistiques.

Bruno MAURER

M. FAYOL

*Des idées aux textes. Psychologie cognitive de la production verbale, orale et écrite.* Paris : (1997). Presses Universitaires de France.

Avec cette synthèse, Michel Fayol propose de faire une plus large place à la production verbale que ne le font généralement les ouvrages de psycholinguistique et souhaite confronter les modèles, méthodes et données concernant la production écrite à ceux de la production orale à travers 8 chapitres. L'objectif de chacun de ces chapitres est, au-delà du bilan, de fournir des perspectives de recherche (souvent très « pointues ») qui s'inscrivent dans le cadre des Sciences Cognitives. Outre la psychologie expérimentale cognitive, la linguistique et la neuropsychologie sont fréquemment sollicitées. Les orientations méthodologiques proposées pour l'avenir en dépendent comme le recours à des tâches interférentes afin d'induire chez le locuteur/rédacteur des erreurs comparables à celles observées chez des sujets présentant divers déficits neurologiques ou bien d'un âge avancé.

M. F. fait, tout d'abord, un rapide bilan des ressemblances et dissemblances concernant les modalités orale et écrite de la production verbale (rôle de la situation d'énonciation, différences concernant l'émission du message, débit et stabilité de l'écrit, écarts lexico-syntaxiques). Il recense ensuite les méthodes disponibles pour étudier la production verbale (produits : erreurs de production ; temps réel : pauses et débits, protocoles verbaux, interférences, tâches secondaires). Le chapitre 3 décrit trois modèles qualifiés de « modulaires » (Hayes et Flower, 1980 ; Garrett/Levelt, 1989 & Van Galen, 1990).

Une perspective interactive, autrement dit connexionniste, est profilée afin de traiter des biais lexicaux et des inhibitions/activations de l'information en cours de traitement. Dans le chapitre 4 sont détaillées les opérations cognitives qui permettent, à partir de la prise d'informations dans l'environnement ou de la récupération en mémoire, d'élaborer des phrases (traitement des concepts selon l'organisation des connaissances, les stratégies de production, la charge cognitive ; production des mots en termes de lexicalisation, mot sur « le bout de la langue »). Les conditions de détermination des structures syntaxiques (activation des lemmas et amorçage sémantique) y sont aussi discutées. Le chapitre 5 s'attaque au contrôle et à la régulation de l'activité de production (erreurs et corrections en production orale ; contrôle, régulation et révision à l'écrit ; amélioration de la production). Les chapitres 6 et 7 permettent de rassembler des données non plus, comme précédemment, sur le passage des « idées » aux mots et à la phrase, mais sur celui des « idées » aux textes. La chapitres 6 traite, ainsi, de la composition de textes via les insertions de connecteurs et de ponctuation. Avec la référence à diverses approches linguistiques, sont caractérisées les contraintes de linéarisation/segmentation, des marques contrastives et du rapport signifié/signifiant. Les travaux des psycholinguistiques permettent de dégager les conditions d'emploi de ces marques selon le niveau de maîtrise verbale du locuteur/rédacteur. Dans le chapitre 7 (le plus long), sont exposés l'usage des procédures de reprise (anaphores, répétition) et la distribution des formes temporelles et/ou verbales nécessaires pour indiquer les continuités et discontinuités thématiques et assurer la cohésion/informativité des textes. En conclusion, des perspectives de travail concernant les contraintes d'élaboration de la microstructure et celle de la macrostructure sont proposées, en privilégiant les rapprochements interdisciplinaires (confrontation des théories et méthodes).

Cette synthèse est notablement documentée (au moins 650 références d'auteurs en linguistique, psychopédagogie, psychologie expérimentale, neuro-psychologie). Il faut donc rendre hommage au vaste éventail des thématiques traitées par M. F. qui a, de plus, largement contribué expérimentalement aux divers champs des recherches exposés dans les 8 chapitres (les chapitres 6 et 7 sont clairement révélateurs de apports significatifs de ce chercheur et de ses collaborateurs).

Cet ouvrage s'adresse à tout ceux qui sont soucieux de repérer comment la psycholinguistique expérimentale contribue à une meilleure connaissance des caractéristiques fonctionnelles et dysfonctionnelles de l'homme cognitif lorsqu'il parle ou écrit.

Annie PIOLAT